

Sylvain Roumette

EN LISANT, EN ECRIVANT :

LE DON DES MORTS, DE DANIELLE SALLENAVE

« Lisez Comte » ne cessait de dire Emile Chartier, dit Alain. Qui? Comte? Le fondateur du positivisme? le Grand Prêtre de la Religion de l'Humanité? Il n'est donc pas nécessaire d'être brésilien pour s'intéresser encore à sa vision d'un devenir humain gouverné par le pouvoir spirituel – vision à la fois grandiose, par son ampleur, et ridicule, comme chacun sait, par son détail de catéchisme? Eh bien non, ce n'est pas nécessaire, il arrive même qu'à Paris, de nos jours, un livre qui traite apparemment d'autre chose que de philosophie positive soit tellement imprégné de sensibilité comtienne qu'on s'étonne de ne pas voir son titre, *le Don des morts*, faire explicitement écho à la célèbre formule sur *l'humanité composée de plus de morts que de vivants*, ou à celle qui fait du *poids croissant des morts* sur nos vies le réglage secret de *notre instable existence*.

C'est que Danièle Sallenave a certainement moins lu Comte qu'Alain, son disciple et continuateur, lequel est en effet cité deux fois et pourrait l'être à chaque page de son livre. A moins que la tonalité souvent religieuse de celui-ci (et pas seulement dans ses références obligées, mais dans son tissu même, son lexique, ses images, sa définition par exemple de la littérature comme « résurrection des corps dans le corps glorieux des mots ») ne témoigne à elle seule, et de façon plus secrète, de sa dette envers le fondateur de la dernière religion possible pour le monde moderne. Toutes choses égales d'ailleurs, et l'ambition dogmatique en moins, c'est bien en effet

---

dans la même entreprise qu'elle se lance en faisant de la littérature, examinée sous ses deux faces, lecture et écriture, le lieu et l'enjeu de la seule expérience religieuse d'un monde sans religion. Expérience qui se dit aussi *épreuve*, comme elle le note très bien : épreuve de l'appartenance à la communauté humaine – le *Grand Etre* de Comte, cet *ensemble des êtres passés, futurs et présents qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel*.

Donc, *voici la doctrine en raccourci* (c'est Alain qui parle, mais les voix se confondent) : « *C'est le lien du passé au présent qui fait une société. Mais non pas encore le lien de fait, ce n'est pas parce que l'homme hérite de l'homme qu'il fait société avec l'homme; c'est parce qu'il commémore l'homme. Commémorer... c'est adorer ce que les morts auraient voulu être, ce qu'ils ont été à de rares moments. Les grandes œuvres, poèmes, monuments, statues, sont les objets de ce culte. (...) Et c'est par ce culte que l'homme est l'homme.* » Bien sûr, ces choses-là se disent aujourd'hui autrement. Mais sur la lecture comme *procès d'humanisation*, sur la leçon déposée dans les grands livres, sur le dialogue avec les morts qu'est toute littérature (« *faire redire aux morts rajeunis leurs passions interrompues* », écrit Sallenave oitant Baudelaire), elle serre au plus près la plupart des thèmes de l'homme des *Propos*. Ou plus exactement elle reprend les choses où il les avait laissées, à peu près intactes sous la couche de tant d'années de poussières laissées par l'air du temps (et on sait que depuis cinquante ans cet air n'a pas toujours été très respirable pour un maître à penser de la III<sup>e</sup> République...). Matérialisme (dialectique ou pas), anti-humanisme théorique, textolâtries diverses se sont dissipés comme les anticyclones d'une météorologie brutale : retour du temps nuageux avec éclaircies, douce lumière sur coteaux modérés, coucher de soleil sur les bords de Loire (je le dis sans ironie, bien que la nostalgie de la vie simple et tranquille, pour qui a rêvé d'autres arrachements, prédispose plus à l'auto-ironie qu'à autre chose).

Ce n'est pas pour rien que s'impose ici le détour par le paysage, spécialement dans ses composantes aériennes – ciel, ombres et lumières, feuillages et oiseaux dans le vent. Il y a chez Sallenave une fixation sur une géographie immuable, à la fois salubre et rurale, qui a presque toujours la charge

d'exprimer ce que les mots et les concepts échouent à communiquer de l'expérience du monde. A intervalles réguliers l'exposé de ses thèses, dans la langue ordinaire de la littérature d'idées, laisse la place à de tels mouvements descriptifs, dans une sorte de prise de relais – au sens où il arrive que de la musique puisse prendre le relais d'un texte et le continuer par d'autres moyens. Cela pourrait aussi s'appeler de la poésie, mais cela n'en est pas, et c'en est même peut-être le contraire, dans la mesure où la poésie est un langage sans référentiel, ou plutôt qui invente son référentiel (Pierre Michon : « *C'est juin, les quatre pieds de ce trône bleu appuyé sur les toits* ») alors qu'ici tout procède par citations et prélèvements d'un monde déjà organisé à la fois dans l'expérience et dans les mots. De brèves notations ne cessent de renvoyer à une sorte de stock d'impressions visuelles, de scènes fugitives (« *Envol des pigeons dans la sonnerie des cloches* », « *le vent doux le soir sur les terrasses* », etc.) qui interviennent de façon récurrente d'un bout à l'autre du livre, en un répertoire à la fois sensible et rhétorique. Ce contrepoint permanent à la réflexion abstraite se développe ainsi en une série de *topoi* (celui du lierre – qui – tremble – sur – le – mur, de l'oiseau – noir – dans – le – soleil – couchant, etc.) qui ont une double fonction : renvoyer à une expérience supposée commune du lecteur (à des *lieux communs*) et par là même « caler » le texte sur des points de référence reconnaissables (comme on cale un appareil sur une fréquence étalonnée), et d'autre part décliner inlassablement, comme à l'école les tables de conjugaison, ce qu'on pourrait appeler les tables d'une utopie archaïque, celle d'un espace humain fait en même temps de sociabilité et de solitude, dans le décor provincial de la vie à l'ancienne.

Ce n'est d'ailleurs pas le moins curieux du livre que de voir cohabiter ainsi un éloge permanent de la ville et de la civilisation urbaine (comme inséparables de la pensée) et une fixation nostalgique sur un ethos villageois et rural. Baudelaire d'un côté, et de l'autre côté quoi? Ramuz? Francis Jammes? Il y a là une oscillation, une ambivalence perpétuelles, qui s'expriment particulièrement bien à propos de ce que l'auteur appelle « la vie ordinaire ». La vie ordinaire, c'est-à-dire le monde de la parole vaine, des désirs inassouvis, de la répétition et du ressassement, ce donné de toutes les enfances, spécia-

lement provinciales, pour lequel elle a toujours éprouvé une fascination faite de rejet mais aussi, oui, d'amour. Car dire que la lecture peut transfigurer cette vie dépossédée, et donc la rendre vivable, et pourquoi pas aussi noble et pleine qu'une vie « réussie », c'est confirmer et prolonger une expérience d'enfance faite précisément de livres et de rien d'autre – ce « rien d'autre que les livres » étant finalement le secret difficile d'une sorte de sagesse laïque, faite de renoncement mondain et de consentement à l'*aurea mediocritas*.

On reconnaît là le climat moral du monde de l'école de l'entre-deux-guerres, sur lequel régnait justement la figure d'Alain : autant qu'une expérience imaginaire la littérature y est un facteur d'ordre, et sinon de résignation, du moins de conservatisme. S'il s'agit bien de *changer la vie* (attention ! pas de *changer de vie* !) c'est toujours dans le sens d'une continuité, non d'une rupture ; de l'approfondissement de l'expérience d'appartenance, non du geste du départ ou de la fuite (Rimbaud : *Ma journée est faite, je quitte l'Europe...*). Pas question ici de quitter l'Europe, pas plus que sa province ou son état : sur ce point l'éloge par Sallenave du « menuisier qui lit » enchaîne exactement avec la phrase d'Alain : « *Je ne conçois point d'homme, si lent et grossier qu'il puisse être par nature, et quand il serait destiné aux plus simples travaux, qui n'ait premièrement besoin de cette humanité autour, et déposée dans les grands livres.* »

Il y a peu la reprise de ce genre de conceptions, et le ton surtout de leur énoncé, aurait fait sourire : on a perdu l'habitude de se pencher sur les « pauvres plaisirs » des « gens simples », comme le faisaient sans complexe les écrivains de la fin du siècle dernier, à la fois analystes des névroses sociales et porteurs de la révélation qui manquait à des populations privées du baptême des Lettres. Mais n'y a-t-il pas finalement du pharisaïsme à s'en offusquer, et n'est-ce pas au contraire la force de Sallenave de reprendre à son compte, au risque d'une certaine condescendance, le discours de l'école traditionnelle, dans sa version humaniste-conservatrice (c'est-à-dire d'avant les dérives modernistes qu'elle dénonce par ailleurs) ? Pensée de droite, morale de gauche, c'est déjà ce qu'on disait d'Alain, et à tout prendre cela vaut peut-être mieux que l'inverse, qui se voit pourtant beaucoup ces temps-ci...

Naturellement il y aurait quelque injustice à enfermer le livre dans l'héritage d'une philosophie néopositiviste de l'école, même si celle-ci en est bien le noyau actif. D'abord parce que cet héritage lui-même y est dépassé et considérablement retravaillé, grâce notamment à Hannah Arendt et à Ricœur. Ensuite parce que *le Don des morts*, tout nourri qu'il soit de références savantes et de glose universitaire, et quelque péremptoire qu'en soit la leçon, n'est pas le livre d'un inspecteur général ou d'un professeur de morale, mais bien d'un *écrivain*, c'est-à-dire de quelqu'un à qui le goût des idées générales ne fait jamais oublier que sa vocation est celle du *singulier*. Sur le singulier, justement, et sa charge d'universel, sur la réponse qu'apporte la littérature au besoin « *d'une saisie individuelle du sens de la vie, c'est-à-dire une saisie dont l'auteur lui-même se porte garant* », selon la formule de Jan Patocka, Sallenave a de très belles pages. Rarement aura-t-on aussi bien compris, et fait comprendre, la nature du pacte mystérieux qui lie l'auteur et son lecteur, à partir de la même expérience primitive (au sens où l'on parle de scène primitive) de la lecture comme *vision* partagée, où celui qui écrit n'a finalement qu'un peu d'avance sur celui qui lit et donne à *reconnaître* des choses que lui-même ne savait pas connaître. *Fou qui crois que je ne suis pas toi*, disait à peu près le poète à son lecteur; *Prends et lis*, lui dit Sallenave, et l'autorité de l'injonction n'est pas ici celle du professeur de morale de tout à l'heure : elle est plutôt celle d'une sorte de médiateur entre l'individu singulier et le Grand Etre collectif, entre le présent (qui l'accrédite) et le passé (qui le mandate). Son autorité n'est finalement pas la sienne propre, il en est porteur comme on est porteur des signes d'une charge ou des gestes d'un sacrement. L'écrivain-officiant, incarnation de l'idée catholique d'intercession, fabrique du lien humain comme l'araignée de Ponge secrète son fil de paroles, mais ce n'est pas cette fois pour y piéger le lecteur. Pour l'attacher, plutôt : à sa communauté, à son origine, à sa condition – au sens métaphysique, s'entend (il y a du directeur de conscience chez Danièle Sallenave).

Cette condition – *misère de vivre*, finitude, séparation ontologique – un mot ne cesse d'en accompagner l'évocation : le mot *douleur*. C'est le mot du livre sans doute le plus



employé, et qui lui donne sa coloration particulière (comme d'une musique écrite en *mineur* on pourrait dire que le livre est écrit *en douleur*). Et c'est autour de ce mot que s'opère un glissement de sens d'abord inaperçu, mais qui à la relecture n'est pas sans conséquence, car il crée une confusion entre des niveaux d'interprétation différents, respectivement métaphysique (la douleur d'être homme) et sociologique (la douleur, pour certains, d'être privés de la consolation des livres). De la première de ces douleurs, naturellement, Danièle Sallenave est pleinement *garante* (pour parler comme Patocka) : c'est sa spécificité d'écrivain de transformer cette expérience-là en conscience, et tous ses lecteurs savent que là est sûrement l'unité secrète de son œuvre, sa source obscure. Mais il en est autrement de la deuxième, qui est postulée pour les besoins de la thèse. La solennité du dispositif d'énonciation (« *Faisons retentir une fois de plus le thème de la douleur de la vie sans les livres* ») n'y change rien, il y a maldonne. Non qu'il s'agisse de nier le manque à être que représente la non-lecture, ou la misère spirituelle d'une vie amputée de cette dimension-là. Mais là-dessus ce n'est pas le témoignage de Sallenave que j'ai envie d'entendre, pas plus que je n'ai envie d'entendre la vérité de la pauvreté dans la bouche d'un financier, ou celle de la misère de n'avoir pas de jambes dans celle d'un coureur de fond. Rabattre une douleur sur l'autre, c'est créer une confusion qui prête peut-être à l'éloquence mais pas à la clarté du jugement. Non, l'homme qui ne lit pas n'est pas forcément dans l'attente douloureuse des mots qui lui permettront de nommer son malheur, comme les païens étaient dans l'attente de la parole missionnaire qui les ferait accéder au *sens* et à l'humanité véritable. Et même Mallarmé prenait son parti, en bougonnant, qu'on pût se croire un homme complet sans avoir lu Victor Hugo. Mais il est vrai qu'il n'avait pas l'esprit religieux, et qu'il répugnait, lui, « à tout ce qui est professoral appliqué à la littérature ».

D'ailleurs est-il si assuré que la littérature soit le seul lieu d'où poser la question du sens et d'où « examiner » la vie, la réunifier, la réunir au monde et aux autres? La seule raison donnée à ce privilège absolu, qui la séparerait radicalement de tous les autres arts, est que sa matière est faite de langage et que le travail du langage (sur le langage) produit de la

pensée, ce que tautologiquement en effet ne produisent pas les arts non verbaux. Même en acceptant cette définition restrictive, qui ne voit qu'il est d'autres objets de langage que littéraires, et que le cinéma, par exemple, n'est pas moins capable que le roman d'ouvrir « *l'expérience élargie, et la pensée, et le rêve, et la possibilité d'être soi-même, dans la communauté partagée* » – toutes choses qui constituent, selon le prière d'insérer, le programme spécifique de la littérature? En quoi un film de Tarkovski le céderait-il, sur le terrain même défini par Sallenave, c'est-à-dire celui d'une expérience imaginaire qui transforme celui qui la fait, au premier roman venu *parce qu'il serait roman*? Et si on nous accorde qu'il ne lui cède en rien, en effet, et que l'accès que le film propose à la contemplation du monde, son intuition tragique, le « renforcement d'être » qu'il procure, sont en tous points comparables aux effets présentés comme spécifiques d'un grand texte littéraire, qu'en conclure de la démonstration qui a précédé? Qu'elle est d'autant plus forte idéologiquement qu'elle est plus faible anthropologiquement, en ce qu'elle élimine de son champ ce qui pourrait gêner sa course en avant vers « la Littérature, toute »! (déjà la question des sociétés sans écriture avait été un peu vite évacuée au début du livre). Et que cela aussi a un sens, naturellement : le véritable enjeu du livre n'est peut-être pas tant la reformulation d'une essence de *l'être-littéraire* (programme qu'il remplit pourtant brillamment) que le verrouillage d'un territoire symbolique. Le *Tolle et lege* est aussi un *Noli me tangere* : sous couvert d'une critique de la société des médias, des pseudo-cultures de l'image et de la « trahison des clercs » ralliés aux facilités de ~~entertainment~~ <sup>entièrement</sup>, voici que se constitue le pré carré d'une nouvelle cléricature. Qu'il se constitue en se fortifiant d'un certain nombre de mauvaises raisons ou d'arguments polémiques n'est pas la meilleure des surprises – je pense ici au procès fait à la sociologie ou au tiers-mondisme. A qui voudra-t-on faire croire que le tiers-mondisme politique a détourné de Kafka ou de Claude Simon? ou supplanté Mozart par la flûte des Andes et les Calchakis? Quant à la sociologie on voit mal en quoi son approche des comportements collectifs interfère avec le commerce singulier que chacun nourrit, pour des raisons elles aussi singulières (même si elles s'inscrivent dans une

historicité qu'après tout il n'est pas obligé de connaître) avec les grandes œuvres. Ou alors on va nous refaire le coup de l'anatomie ennemie de l'amour et de la science tueuse de sentiments?

La meilleure preuve de la faiblesse de l'argument, je la tirerai d'ailleurs du livre lui-même dans son rapport à son auteur : née dans une école, « *élevée au milieu de livres de classe* » qui dressaient « *leur rempart de silence* » entre le monde extérieur et celui de ce qui allait bientôt apparaître pour elle comme « *la vraie vie* », voici que quarante ans plus tard Danièle Sallenave prend la tête d'une croisade pour le retour des Belles Lettres et la sacralisation du livre. On conviendra que si, comme elle le dit, l'effet majeur de la culture c'est l'arrachement à soi et à ses déterminations sociales et familiales, on a connu des arrachements plus spectaculaires... Et pourtant : de lire ainsi à nu une logique de reproduction sur laquelle la sociologie a en effet sûrement quelque chose à dire, n'enlève rien à la singularité de l'expérience de l'enfant de maîtres d'école devenue écrivain. Qu'elle ne s'y trompe pas : ce qui nous touche dans son livre, ce n'est pas son combat contre des adversaires fabriqués sur mesure et quelques moulins à vent que l'air du temps fait tourner, c'est bien cela : *un jardin calme, un ciel taché de gris, et une enfant solitaire dans une salle de classe déserte, avec une lampe pendue au plafond nu.*

Sylvain ROUMETTE